

CHARLES PERRAULT

LES FÉES

Nathalie Gautier
Pascal Gautier
Jean Monamy



Les Fées

Conte

Il était une fois une veuve qui avait deux filles ; l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son Père pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la Cuisine et travailler sans cesse.

Il fallait entre autre chose que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. « Oui-dà, ma bonne mère », dit cette belle fille; et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui présenta, soutenant toujours la cruche afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bu, lui dit : « Vous êtes si belle, si bonne, et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une Fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une Fleur, ou une Pierre précieuse. » Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps » ; et en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux Roses, deux Perles, et deux gros Diamants. « Que vois-je là! dit sa mère toute étonnée; je crois qu'il lui sort de la bouche des Perles et des Diamants; d'où vient cela, ma fille ? » (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille). La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de Diamants. « Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille; tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre soeur quand elle parle; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. - Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine. - Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure. » Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une Dame magnifiquement vêtue qui vint lui demander à boire: c'était la même Fée qui avait apparu à sa soeur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une Princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille. « Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ? Justement j'ai apporté un Flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame ! J'en suis d'avis, buvez à même si vous voulez. - Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, sans se mettre en colère; hé bien ! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud. » D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : « Hé bien, ma fille ! - Hé bien, ma mère ! lui répondit la brutale, en jetant deux vipères, et deux crapauds. - O Ciel! s'écria la mère, que vois-je là ? C'est sa soeur qui en est cause, elle me le paiera » ; et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans la Forêt prochaine. Le fils du Roi qui revenait de la chasse la rencontra et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer. « Hélas ! Monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. » Le fils du Roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six Perles, et autant de Diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux, et considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à un autre, l'emmena au Palais du Roi son père, où il l'épousa. Pour sa soeur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITE

Les Diamants et les Pistoles,
Peuvent beaucoup sur les Esprits ;
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force, et sont d'un plus grand prix.

AUTRE MORALITE

L'honnêteté coûte des soins,
Et veut un peu de complaisance,
Mais tôt ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.

NOTE D'INTENTION : QUELLE EST LA VRAIE MORALITE DU CONTE ?

Notre intérêt pour *Les Fées*, conte bref et souvent considéré comme mineur dans l'œuvre de Perrault, tient à ce que le conteur-éducateur s'appuie sur une stratégie de confrontations de personnages (propice à un jeu théâtral) pour laisser poindre des moralités implicites plus subtiles que celles qui sont imprimées et qui insistent sur des valeurs sociales (Morale 1: tout en reconnaissant l'efficacité de l'appât du gain, elle suppose supérieure celle de la courtoisie.) ou morales (Morale 2 : valeur de l'honnêteté désintéressée et patiente).

Apparemment cela conclut le conte : l'attrait de l'argent est inefficace pour la mère comme pour l'aînée parce qu'il n'est pas accompagné de courtoisie. En revanche, l'honnêteté de la cadette, récompensée une première fois par la Fée, avant de faire son malheur (exil dans la forêt), se trouve à nouveau récompensée au moment où elle semble perdue.

Une fois posé ce constat, tout le travail scénique, de jeu entre la comédienne et le musicien consistera, par une diction, une chorégraphie, un échange entre eux, à la fois très précis et ironique à mettre en évidence ceci :

Une première morale implicite socialement critique : un Prince intéressé.

En effet, à y regarder de plus près, la 1^{ère} morale est un peu plus ironique et en partie démentie par le comportement du Prince qui ne « tombe amoureux » que lorsque les « belles paroles » s'accompagnent de « Diamants et Pistoles ».

D'ailleurs si l'on étudie la chronologie précise de cette rencontre heureuse, la deuxième morale se voit aussi démentie. Ce n'est pas parce qu'elle est honnête que le Prince remarque la jeune fille : il « la rencontra et la voyant si belle, lui demanda. » C'est lui qui parle le premier non parce qu'elle est honnête mais parce qu'elle est belle. Mais ça ne suffit pas à le rendre amoureux : la chronologie du récit est cruelle pour lui : ce n'est qu'après qu'il « vit sortir de sa bouche cinq ou six Perles, et autant de Diamants. » (37-38) qu'il « en devint amoureux, » (39). D'autant plus que l'ayant « [priée] de lui dire d'où cela lui venait » (38) il en conclut très pragmatiquement « qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à un autre » (40).

Voilà une morale sociale très critique sur le comportement intéressé des « Princes » que le début de la première Morale pouvait laisser deviner, à condition qu'un lecteur plus averti qu'un enfant ne se laisse pas influencer par les deux autres vers et la vérifie dans le récit.

Une deuxième morale implicite : la beauté d'abord.

Mais pour revenir à la première cause de l'intérêt du Prince « la beauté de la jeune fille », le Conteur insiste d'emblée sur ce point. Ses qualités morales : « la douceur » et « l'honnêteté », n'apparaissent que dans une proposition subordonnée relative, simple incise qui ne sert qu'à la comparer à un modèle : « qui était le vrai portrait de son Père ». En revanche, sa beauté constitue sa qualité fondamentale propre, puisque c'est le corps même de la proposition principale : « La cadette [...] était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. » (3-4)

De même, après avoir rapproché la Fée « pauvre femme » (9) de « cette pauvre enfant » (7), il nomme l'une « la bonne femme » (11), et l'autre « cette belle fille » (9-10). Ensuite, quand la jeune fille appelle la Fée : « ma bonne mère » (9) (en opposition à la vraie méchante mère peut-être), la Fée lui renvoie bien ce qualificatif moral parmi les raisons pour lesquelles elle lui fera un don, mais ça n'intervient qu'en second dans une série de qualités : « Vous êtes si belle, si bonne, et si honnête » (11-12) qui confirme le regard du conteur et annonce celui du Prince.

Le poids de l'idéologie

Difficile de savoir si c'est volonté délibérée du conteur de démentir de l'intérieur sa deuxième Morale, par ironie envers le discours convenu des éducateurs que la réalité dément si souvent. Peut-être n'est-ce qu'un discours qui relève d'une idéologie collective inconsciente.

Mais il est un autre poids idéologique qui traverse « naïvement » cet apologue : le rôle social des « filles », belles, honnêtes ou méchantes. Ce n'est que par leur dévouement aux tâches ménagères (aller à la fontaine chercher de l'eau pour la Cuisine), leur beauté, et leurs richesses (de préférences en alliant les trois) qu'elles peuvent espérer être heureuses. Encore faut-il qu'en cas de malheur un homme les remarque et les sauve, ce qu'il ne ferait pas si elles n'avaient aucune de ces qualités. Sans le regard du Prince la cadette aurait subi le même sort que sa méchante sœur qui n'avait aucune des trois qualités nécessaires (belle, bonne ménagère, riche) pour être considérée par un homme.

Le texte *Les Fées* est peut-être d'abord destiné à critiquer certains comportements des Puissants moins généreux qu'ils n'y paraissent, sous le couvert d'un récit chargé de transmettre aux enfants les morales conventionnelles qui le terminent. Mais l'éloge de la beauté comme valeur fondamentale rend un peu vaines celles-ci et témoigne plutôt d'un inconscient collectif tenace sur le rôle des hommes et des femmes.

Et cette éducation insidieuse est sans doute plus durablement « efficace », à travers les siècles, dans l'éducation des enfants à qui on lit ce conte, que les Morales explicites qu'écrit le conteur ou la morale implicitement critique sur la protection intéressée des Princes, qu'il laisse deviner aux lecteurs avertis.

EXTRAIT

LES FÉES¹

La scène est vide. S'il y a coulisse, la conteuse et le musicien sont à cour en coulisse

S'il n'y a pas de coulisse, un carré central est en lumière avec deux bandes d'ombre (1m50 chaque) dans le noir à jardin comme à cour.

Elle au lointain. Lui au devant

Dans la coulisse jardin, près du musicien, deux chaises assez légères mais stables, et les instruments et accessoires du musicien. (Clarinette, rythme, pédale, loupe, sono)

Dans le noir, le musicien lance un rythme.

Entrée de la conteuse à jardin fond. Elle s'essaye à monter sur pointes, puis se décide à faire une traversée vers fond jardin. Elle joue sur cette traversée à tenter différents rythmes assez dansés dans le rythme du musicien qui cale sur son rythme de marche un rythme de talons qui claquent. Il le retransforme (si possible) en rythme initial dès qu'elle s'arrête, et reprend « les talons qui claquent » quand elle se déplace. Elle peut refaire une traversée vers cour, ou descendre directement en diagonale vers centre avant plateau. Faire le parcours jusqu'au bout des angles.

La diagonale finale se fait en marche régulière et quand elle arrive elle s'arrête en pointe et dit :

C (comédienne) : Il était une fois une princessssssssssssssssssssssssse...

[...]

Le musicien poursuivant son installation comme si rien ne se passait, elle attend un peu, et ne voyant rien venir, elle sort en roi, puis cherche la veuve lentement au lointain.

Le musicien se rendant compte du malaise et ayant fini son installation s'est assis et a repris ses rythmes, face public. Soudain il se lève et dit :

M. Il était une fois une princesse, un bucheron, un roi et une clarinette.

Il prend sa clarinette et lance une première phrase. La comédienne commence à trouver sa veuve. Le musicien s'arrête, reprend sa phrase, s'arrête, elle cherche, reprend, cherche encore. Un accord se crée entre eux. Elle commence son déplacement. Ils jouent ensemble. Quand elle arrive à sa chaise (centre) et qu'elle s'assoit, le musicien commence à tenir une note longue (ça peut presque faire penser à la sonnerie « aux morts ») tandis que, trouvant sa posture, la comédienne :

C. Il était une fois une veuve qui avait deux filles ; *(Le musicien cesse de jouer, elle relève lentement la tête)* l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, *(Elle écarte ses cheveux et montre son visage)* que qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son Père pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles *(Musique « danse de la cadette », la comédienne se lève et pas de danse qu'on eût su voir. (Arrêt de la musique)*

Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la Cuisine *(Reprise musique et danse)* et travailler sans cesse. *(Déplacement dansé sur ce qui suit jusqu'à « cette fontaine »)*

Il fallait entre autre chose que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieu du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. [...]

¹ Code des couleurs :

Didascalies écrites en rouge : celles du prologue et de l'épilogue. Didascalies surlignées en bleu : avec musique ; surlignées en jaune : sans musique. Texte souligné en vague bleue : texte et jeu sur musique.